

Depuis que les Provinces Britanniques ont eu l'heureuse idée de se confédérer, les lumières se répandent, ce me semble, avec rapidité, et toutes les classes de la société sont appelées à participer aux bienfaits de leur propagation. L'habitant des campagnes devient chaque jour moins étranger au progrès, et lui fait d'ordinaire assez bon accueil ; mais, malheureusement, l'éducation que ses enfants vont recevoir dans les villes n'est pas en rapport avec leur situation future. Elle les tient trop éloignés du foyer paternel et leur inspire une ambition de mauvais aloi qui les perd, en leur faisant entrevoir certaines positions sociales qu'ils ne tardent pas à regarder bien à tort, comme préférables à la profession de leurs parents. Il est triste de voir cette jeunesse abandonner l'agriculture et un pareil état de choses ne peut se prolonger sans entraîner la décadence de notre société. Cette tendance est cependant générale, et, même dans les villes, les enfants des ouvriers, à qui leurs pères font donner au prix des plus pénibles sacrifices, une éducation plus qu'élémentaire, prennent bientôt en dégoût la condition de leurs parents pour courir après des espérances de fortune rapide, le plus souvent trompeuses. On sait les résultats désastreux de cette surabondance d'aspirants à des carrières envahies qui n'offrent aucune ressource assurée ni dans le présent ni dans l'avenir.

L'industrie et les grands travaux publics, malgré d'assez grands développements ne peuvent occuper tous ceux qui leur demandent des moyens d'existence. Dans les arts libéraux, au barreau, dans la médecine, une grande supériorité de talent peut seule assurer l'avenir de quelques hommes. Le nombre de ceux qui restent inoccupés s'accroît chaque jour, et cet état de choses s'aggravant indéfiniment ne peut qu'engendrer un désordre fatal à la société. Que de déçus ne voyons-nous pas dans les villes. Une réaction est nécessaire, elle s'opérera certainement, et nous verrons une jeunesse intelligente venir demander à l'agriculture la légitime satisfaction de ses desirs et de ses besoins.

Qu'on ne s'y trompe pas ; si le travail de la terre est parfois pénible, il a aussi des compensations et de larges pour tous. Des millions d'acres de terre de notre territoire sont encore incultes, et une notable portion des terres en rapport est si mal cultivée, qu'elle ne donne que de faibles produits de qualité inférieure. L'affluence des travailleurs permettra de réaliser promptement d'immenses résultats, et la consommation augmentera en proportion de la production.

Le gouvernement fait de louables efforts pour répandre l'instruction ; mais n'est-il pas évident que cette instruction même deviendrait une source de malheurs pour ceux qui la rece-
vraient, s'ils ne trouvaient, après

l'avoir acquise un moyen honorable d'en tirer parti ? L'agriculture offre ce moyen ; elle est bien réellement la seule carrière assez vaste pour ouvrir un débouché suffisant à notre ardente jeunesse.

Si donc, par la force des choses, l'avenir des jeunes hommes est dirigé vers l'agriculture, le choix de leurs femmes mérite plus qu'à jamais de sérieuses réflexions. Aujourd'hui ceux qui ont du goût pour la vie des champs hésitent souvent à suivre cette carrière, à cause de la difficulté de trouver une compagne qui consente à s'associer à leurs travaux et à y prendre la part qui appartient à la femme ; car les jeunes filles, plus encore que les hommes reçoivent une éducation qui leur inspire de la répulsion pour la vie des champs. Les habitudes et les goûts qu'elles contractent dans les pensions sont peu en rapport avec la vie qui leur est réservée lorsqu'elles se marient à des cultivateurs. Les filles de cultivateurs ne hésitent pas à l'affirmer sont souvent moins aptes à devenir fermières que beaucoup de jeunes filles élevées dans les villes ou les villages par des mères sensées. En effet, l'éducation que les filles de cultivateurs reçoivent dans la plupart des pensions les dispose presque à la vanité ; elles oublient les occupations de la campagne et conçoivent pour elles si ce n'est du mépris, tout au moins du dégoût. Quant aux jeunes filles qui ne quittent pas la campagne, elles sont trop souvent inaptes, à tous égards à devenir les compagnes de jeunes hommes dont une bonne éducation a développé l'intelligence et le goût.

Je crois donc qu'il est absolument nécessaire de préparer les jeunes filles à devenir de bonnes ménagères de campagne sans négliger l'instruction et les talents qui peuvent rendre une femme la digne compagne de l'homme le mieux élevé. J'appelle sur ce grave sujet de l'éducation agricole des femmes l'attention du gouvernement et des amis du pays. Que l'on se persuade bien que les femmes sont en général complètement étrangères à toute éducation agricole et que si quelques-unes ont assez de sens pour comprendre combien la vie des champs est douce et honorablement lucrative, le plus grand nombre l'envisage comme un malheur. Que d'hommes de talent, dégoûtés de l'agitation du monde et dégagés de l'ambition inquiète qui tourmentait leur jeunesse, tourneraient leurs regards vers la vie champêtre ou leur activité trouverait son application s'ils ne rencontraient dans leur femme un invincible éloignement pour un genre d'existence dont elles ne savent pas apprécier le bonheur ! Ah ! si elles voulaient s'y consacrer, elles verraient combien leur erreur est grande ! La solitude qu'elles redoutent serait vaincue par une activité constante et l'on nui qui naît de l'oisiveté serait à jamais banni de leur vie. Elles éprouveraient

bientôt ce charme indicible que l'on ressent lorsqu'on a conscience d'être utile à sa famille et à la société. Alors, loin de blâmer le projet de leurs maris, elles seraient les premières à y applaudir et à en presser l'exécution. D'ailleurs l'isolement qu'elles redoutent à tort ne serait bientôt plus à craindre, car la campagne étant toujours la mieux habitée offrirait promptement une grande partie des agréments des villes sans en avoir les inconvénients.

Je pense donc qu'il faut s'occuper activement d'introduire dans l'éducation des femmes quelques-unes au moins des connaissances nécessaires à la vie rurale, et qu'on doit chercher à les répandre même parmi les femmes qui habitent les villes et les villages. Quoique je ne possède ni la science ni le talent qu'il faudrait avoir pour écrire sur cet utile sujet, je vais cependant essayer de faire comprendre le charme et l'intérêt puissant que l'on peut, trouver en ce nouveau genre de vie. Je dirai quelles sont les occupations, quels sont les plaisirs, quels sont les devoirs que l'on doit se tracer, et j'exposerai les moyens indispensables que l'on devra employer pour bien gouverner et approvisionner le petit royaume auquel on devra se consacrer.

Ces écrits laisseront, je le sais, beaucoup à désirer ; mais je dirai ce que l'expérience m'a appris ; ce sera une première pierre que j'aurai apportée au grand édifice de l'éducation agricole des femmes, léguant à de plus habiles le soin de mener l'œuvre à bonne fin.

UN AMI DU PROGRÈS.

TRAVAUX DU MOIS DE FEVRIER

Dépôt de fumier.—Dans ce département, les travaux que l'on a à faire ne sont que la répétition de ceux du mois précédent.

Bétail.—Pendant ce mois, les chevaux et les animaux à l'engrais reçoivent les mêmes soins et la même nourriture que dans le mois de janvier.

Les veaux commencent à naître vers la fin de février. Si les vaches ont reçu une alimentation suffisante, le part sera facile et les veaux bien portants. Afin d'augmenter la sécrétion du lait chez les génisses et aussi pour leur donner plus de force, quelques cultivateurs soigneux commencent, huit jours environ avant le part, à leur donner un peu de *pain de lin* délayé dans de l'eau tiède.

Aussitôt après la mise bas, si l'on a l'intention de laisser têter le veau, on le fait lécher par sa mère et si elle refuse, on saupoudre le jeune sujet avec du sel ou un peu de son. Quand le veau est sec, on l'approche du pis et on lui met le trayon dans la bouche, lorsqu'il ne le prend pas seul, pour l'engager à